

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Wenzel ou le magistrat du peuple

**Ladurner, Ignace
Pillet, Fabien**

Paris, [1794]

Acte premier

urn:nbn:de:hbz:5:1-17591

WENZEL,

OU

LE MAGISTRAT DU PEUPLE.

ACTE PREMIER.

La scène se passe dans un salon ; Sophie est assise auprès de sa toilette et tient un livre qu'elle rejette promptement.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, seule.

ROMANCE.

NON, mon cœur n'est plus à Valcour,
Puisque Valcour n'est pas sincère ;

Je lui fis un aveu d'amour,
Et cet aveu me désespère.

La seule gloire à des attrait
Pour cet ingrat qui m'abandonne,
Eh bien ! eh bien ! il est français,
Je sens que mon cœur lui pardonne.

D'un amour indigne de moi
Bannissons jusqu'à la pensée ;

Je pourrais conserver ma foi
Au cruel qui m'a délaissé !

Il part, il me fuit pour jamais ;

Mes pleurs, mes cris, rien ne l'étonne :

Eh bien ! .. eh bien ! il est français,

Je sens que mon cœur lui pardonne.

SCÈNE II.

SOPHIE, JUSTINE.

SOPHIE.

Laissez, laissez ma toilette; je vais passer ainsi tout le reste de la journée. (*Justine se retire*).

JUSTINE, revenant

Madame ?

SOPHIE.

Votre ami Dumont, qui fait si souvent des nouvelles ne vous en a pas donné des troupes françoises ?

JUSTINE.

Je n'ai pas songé à lui en demander.

SOPHIE.

Il faut que vous soyez bien peu curieuse.

JUSTINE.

Pouvois-je prévoir le vif intérêt que prend madame ?

SOPHIE.

Le vif intérêt que je prends ! . . . Comme si l'approche de deux armées ennemies ne devoit pas nous inquiéter.

DUO.

Chacun partage mes allarmes ;

JUSTINE.

Pour moi je n'en ai pas du tout.

SOPHIE.

La guerre, le fracas des armes ! . . .

JUSTINE.

La guerre est assez de mon goût.

SOPHIE.

Peut-être un vainqueur intraitable

Va nous soumettre à son pouvoir. . . .

ou le Magistrat du Peuple.

3

J U S T I N E.

Mais ce vainqueur peut être aimable ;

Je brûle déjà de le voir

S O P H I E. Je tremble

J U S T I N E. Je brûle

} déjà de le voir.

J U S T I N E.

Croyez-moi , les françois ne feront aucun mal aux citoyens ;
et encore moins aux citoyennes.

S O P H I E (*avec une froideur affectée*).

On dit qu'ils ont sommé la ville de se déclarer.

J U S T I N E.

Oui ! et madame me demandoit des nouvelles !
que proposent-ils ?

S O P H I E.

Leur alliance et la liberté , si nous refusons la garnison de
leurs ennemis.

J U S T I N E.

Et l'on balancerait encore ! si cela ne dépendoit que de
moi , le traité seroit bientôt conclu.

S O P H I E.

Il seroit heureux.

J U S T I N E.

Valcour ne commande-t-il pas dans cette armée ?

S O P H I E , *avec embarras*.

Valcour !

J U S T I N E.

Oui , Valcour , un jeune françois.

S O P H I E.

Je crois que oui.

J U S T I N E.

Oh bien ! votre air me dit que vous en êtes sûre
(*à part*) Je ne m'étonne plus du vif intérêt , notre amant
n'est pas loin d'ici.

S O P H I E.

Vous le connoissez Justine ?

Seulement de réputation, Dumont m'a souvent parlé d'une promesse que monsieur votre père a faite.....

SOPHIE avec vivacité.

Ah ma Justine, ils est vrai, Valcour doit être mon époux, je lui ai mille fois juré de l'aimer, et j'ai tenu tous mes sermens; que cette guerre me cause d'alarmes! Valcour sert une autre patrie; de la décision du sénat, dépend le bonheur de ma vie. Je tremble que cette apparente neutralité.....

JUSTINE.

Voilà votre père.... Je vous laisse.... Oh! comme il paroît triste!

SCÈNE III.

SOPHIE, WENZEL.

D'où vous vient cette agitation? vous paraissez inquiet?

WENZEL.

Oh ma patrie!

SOPHIE.

Quel malheur?

WENZEL.

Les intrigans triomphent.

SOPHIE.

Expliquez-vous.

WENZEL.

Ces hommes vils, ces valets de cour qui dominent au sénat: viennent enfin de se montrer à découvert; ils ne dissimulent plus leurs horribles desseins, loin d'assurer notre liberté en fraternisant avec les françois, ils nous vendent à

l'Autriche ; Noramberg , l'infâme Noramberg est investi du commandement de la place.

S O P H I E *à part.*

Oh Valcour ! Valcour m'es-tu ravi pour jamais ? . . .
(*haut*) quoi ! il ne s'est pas trouvé dans l'assemblée un Magistrat assez courageux pour oser élever la voix ?

W E N Z E L.

Oublie-tu donc que j'y étois ; seul , j'ai lutté contre la faction , tous mes amis m'ont abandonné , tous sont timides ou corrompus ; Noramberg , certain du succès de ses perfides manœuvres s'est ensuite présenté ; croirois-tu que ce lâche courtisan a essayé de parler à son plus cruel ennemi , qu'il est venu s'humilier devant moi ; un regard de mépris lui a fermé la bouche , et l'a payé de son impudente bassesse.

S O P H I E.

Ils veulent vous perdre , mon père , fuyons de ces lieux ; allons vivre dans cet heureux climat , où la vertu est encore honorée , dans la patrie du héros qui doit être votre fils ; vous y passerez des jours tranquilles , au sein d'une famille chérie qui sera heureuse de votre félicité.

W E N Z E L.

Que ne le puis-je , hélas !

S O P H I E.

Quels obstacles pourroient vous arrêter ?

W E N Z E L.

A R I E T T E.

C'est à l'honneur qu'il faut songer ,
Avant de songer à sa vie.

Je ne puis quitter ma patrie
Quand je sais qu'elle en danger.
Si ma constance et mon courage
Pour elle sont un vain secours ,
Le premier jour de l'esclavage
Sera le dernier de mes jours.

Wenzel ;

S O P H I E.

Mon père craignez pour vos jours. . . .

W E N Z E L.

C'est à l'honneur qu'il faut songer , etc.

SCÈNE IV.

UN DOMESTIQUE, les mêmes.

Le DOMESTIQUE.

M O N S I E U R de Noramberg fait demander s'il peut vous parler en secret.

W E N Z E L.

Monsieur de Noramberg ?

S O P H I E.

O ciel !

W E N Z E L.

Que me veut-il ? espère-t-il me corrompre , ou me séduire... qu'il entre ; retire-toi ma fille , je t'apprendrai les motifs de cet entretien (elle sort).

SCÈNE V.

W E N Z E L N O R A M B E R G.

N O R A M B E R G.

M A visite doit vous étonner , monsieur , je connois vos sentimens. . . . on m'a peint en cette ville sous les plus horribles couleurs , et c'est pour détruire l'impression de cea calomnies que je vous ai fait demander un entretien.

ou le Magistrat du Peuple.

7

WENZEL avec froideur.

Quelque surprenant que me paroisse ce procédé , je vous écouterai , Monsieur , continuez.

NORAMBERG.

Votre probité reconnue , votre constant amour pour la patrie , l'élévation de cette ame loyale , me forcent de répondre à votre injuste haine par les témoignages de la plus haute estime , et d'une amitié à toute épreuve.

WENZEL.

Quant à l'estime , vous me la devez , Monsieur , personne au monde ne peut m'en refuser. . . Mais point d'amitié , je vous prie , point d'amitié entre nous , je ne veux pas mériter la vôtre.

NORAMBERG.

Le caractère dont je suis revêtu vous porte ombrage. . . . L'admission des troupes impériales vous fait craindre pour la liberté de ce peuple que nous venons défendre.

WENZEL.

Dites plutôt subjuger. Croyez-vous que je ne connoisse pas les rois , que je sois dupe de leur apparente générosité. . . Non , non , la guerre des despotes nous est moins funeste que leur humiliante protection.

NORAMBERG.

Parlons sans emportemens ; ces maximes républicaines convenoient aux mœurs des siècles passés ; les hommes sont changés , la liberté n'est plus faite pour eux ; loin de faire le bonheur de vos concitoyens , votre système chimérique les livreroit bientôt aux horreurs de l'anarchie.

WENZEL.

Voilà ce qu'ils ne cessent de répéter , nos perfides ennemis ; hors du despotisme ce n'est qu'anarchie ; eh , monsieur ! n'affectez pas de me regarder comme un agitateur , un factieux ; ma haine pour la royauté est une preuve de mon attachement aux principes , je crains autant la destruction des lois , que je de-

sire celle des tyrans ; je périrois pour éviter l'une , et accélérer l'autre... Mais terminons des discours superflus , où en voulez-vous venir ? vous vous dites franc ; parlez sans détour.

N O R A M B E R G.

Homme aveugle , vous me parlez avec aigreur et ce sont vos intérêts que je veux prendre , eux seuls m'amènent ici ; des hommes inquiets , turbulens , agitent le peuple et voudroient , au mépris du sénat , rompre l'alliance accordée par sa majesté.....

W E N Z E L *avec un sourire de pitié.*

Sa majesté !.....

N O R A M B E R G.

Les opinions que vous professez augmentent ce dangereux parti ; combien de citoyens entraînés par votre exemple , enflammez de votre enthousiasme abandonneront leur plan d'opposition , si vous consentiez enfin à céder aux desirs d'un grand prince ; des troupes de françois révoltés sont prêtes à vous attaquer.....

W E N Z E L *l'interrompant.*

Cela n'est pas vrai , monsieur ; ce n'est pas contre nous que ces prétendus révoltés portent les armes.

N O R A M B E R G.

Vous qui doutez de ma franchise , comment pouvez-vous croire à celle de nos ennemis ?.....

W E N Z E L.

Parce qu'ils sont libres , et n'ont pas d'intérêt à tromper ; la politique est l'art des monarques ; leur pouvoir n'est fondé que sur des préjugés.

N O R A M B E R G.

Ainsi vous persistez ?.....

W E N Z E L.

Je ne changerai jamais.

ou le Magistrat du Peuple.

9

N O R A M B E R G.

Mais qu'espérez-vous de cette résistance opiniâtre ?

W E N Z E L.

Rien pour mes infortunés concitoyens , tout pour moi-même ; le bonheur de vivre sans reproche.

N O R A M B E R G.

Vous perdrez votre famille , monsieur ; songez que vous êtes père ; craignez pour vos enfans le ressentiment d'un monarque trop souvent injurié ; cette innocente créature , cette intéressante Sophie , pourrez-vous bien la sacrifier au cruel honneur d'être persécuté par un roi . . . Un dernier trait suffira pour vous prouver ma sincérité ; vous êtes sur le bord de l'abyme ! accordez-moi votre fille et vos jours sont en sûreté que dis-je , ce retour à la bonne cause , cette alliance assurent votre fortune et mon bonheur ; la colère de mon maître , va tout-à-coup se changer en bienveillance Qu'elle jouissance pour deux ames généreuses ! Vous lui aurez rendu l'amour d'un peuple égaré , il aura pu vous traiter d'après son cœur vous ne répondez rien mes offres peuvent-elles vous paroître suspectes ? . . . votre esprit inquiet y cherche-t-il encore quelque sujet de soupçon ?

W E N Z E L avec une ironie sérieuse.

J'aurois tort , oui j'aurois grand tort ; votre conduite est trop peu astucieuse pour me laisser un moment de doute et d'indécision ; ce qu'on voit , monsieur , on ne le soupçonne pas.

N O R A M B E R G.

Que voulez-vous dire ?

W E N Z E L.

A R I E T T E.

Je vois avec pitié

Tous les détours de la souplesse.

jamais , non jamais l'amitié
 Ne parle avec cette bassesse.
 S'il faut à l'envoyé des rois
 L'ame et l'esprit d'un traître ,
 Votre prince a fait un bon choix :
 On ne peut mieux servir son maître.

N O R A M B E R G *outré.*

Monsieur !

W E N Z E L *avec ironnie.*

Ma popularité vous gêne encore ; il eût été adroit de m'en dépouiller , mais il vous a paru plus facile d'en acheter le partage par mon alliance ; je suis fâché de vous le dire , ce moyen séduisant sera de nul effet ; je suis un factieux , moi ; je ne veux pas me vendre.

N O R A M B E R G .

Allez , homme farouche , je rougis de ma démarche.

W E N Z E L .

Elle est déshonorante.

F I N A L E .

N O R A M B E R G .

Adieu , tu vas enfin apprendre

A respecter un roi.

W E N Z E L .

Je sais ce que je dois attendre

D'un monstre tel que toi.

N O R A M B E R G .

Misérable crains ma furie ,

Rien ne peut la fléchir.

W E N Z E L .

Tu pourra m'arracher la vie ,

Mais non pas m'avilir.

Sophie et Justine qui étoient entrées pour écouter s'avancent vers le milieu du théâtre.

SCÈNE VI.

SOPHIE, WENZEL, JUSTINE,
NORAMBERG.

NORAMBERG.	WENZEL.	SOPHIE et JUSTINE.
Je sais qu'elle est ton	Je sais qu'elle est ton	Grand dieu ! qu'elle est
espérance ;	espérance ;	son espérance ?
Je cours dénoncer tes	Wenzel a prévu tes	Quels sont donc ses
projets ;	projets ;	affreux projets ?
Tu vas ressentir les	Je cours prévenir les	Ah ! craignez, craignez
effets	effets	les effets
De mon implacable	De ton implacable	De son implacable
vengeance.	vengeance.	vengeance.

Norambert sort, Wenzel veut le suivre, Sophie s'attache à ses vêtemens pour l'empêcher de sortir.

SCÈNE VII.

SOPHIE.	JUSTINE.
Ah daignez m'écouter.	Ah daignez l'écouter.
WENZEL.	
Cessez de m'arrêter.	
SOPHIE.	JUSTINE.
Vous avez tout à craindre.	Vous avez tout à craindre.
WENZEL.	
Je ne puis me contraindre.	
SOPHIE.	JUSTINE.
Songez à son pouvoir.	Songez à son pouvoir.
WENZEL.	
Je songe à mon devoir.	

Il sort ; Sophie tombe évanouie dans les bras de Justine.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une forêt; des soldats sont couchés çà et là. Il fait à peine jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

Deux caporaux se lèvent, et voyant qu'il ne fait plus nuit, veulent faire lever les soldats.

LES DEUX CAPORAUX.

AIR :

Le jour commence.

Entendez-nous ;

Réveillez-vous

En diligence ;

Le jour, etc.

CHŒUR DES SOLDATS COUCHÉS.

Mes amis nous somme si las !

On dort si bien couché par terre !

Au nom de Dieu ne criez pas,

Nous n'avons plus qu'un somme à faire.

LES CAPORAUX.

Le jour commence.

Entendez nous, etc.

CHŒUR.

Mes amis nous somme si las ! etc.

UN DES CAPORAUX.

Ah, ils ne veulent pas se lever pour boire... attendez, attendez... (*il crie le plus fort possible*) aux armes!...